

## LE SQUARE

L'atmosphère de cet après-midi d'été distillait une douce torpeur. Je m'étais installé sur un banc à l'invite de la fraîcheur offerte par les frondaisons du jardin public. C'est une vieille habitude puisée au tréfonds de l'enfance qui me pousse à hanter ces lieux qui ne sont plus guère fréquentés de nos jours. D'ailleurs les gens désertent cette petite ville aux premiers jours de l'été ou préfèrent l'intimité des volets clos. Comme je l'escomptais la place était vide.

Il est vrai que pour moi maintenant le temps se confond avec le farniente. J'ai en effet quitté à la fin de cette année scolaire mes chers élèves. J'ai été admis à faire valoir mes droits à la retraite, selon le charmant euphémisme qui, traduit autrement, signifie que je suis trop vieux et qu'on me pousse fermement dehors. J'ai fait ce que j'avais à faire et il est temps pour moi de laisser la place aux autres, de me retirer de ce décor que j'aimais, même si je le quitte à regret. Une page de ma vie s'est tournée toute seule par la force des choses et j'ai même écrasé une larme quand l'un d'entre eux au nom de toute la classe m'a offert un volume consacré à René Char... Je leur en avais tellement parlé... !

Pendant un court instant je n'ai pas pu cacher mon émotion et des pleurs ont roulé sur les rides de mes joues... Je devais donc passer la main et retrouver mon veuvage. Je finirai bien par m'y habituer. Le plus dur sera sans doute en septembre prochain au moment de la rentrée, la première que je ne ferai pas depuis le début de ma carrière...

Pour l'heure c'était les vacances et cette petite ville de poussière et de soleil perdait ses habitants.

J'avais remis mes vieux habits de toile claire achetés il y a bien des années. Je n'avais pas grossi et il me sembla que je rajeunissais un peu. Je couvris ma calvitie d'un léger panama et je chaussai mes vieilles lunettes cerclées d'acier. Avec ma canne je faisais vraiment vieux professeur d'avant-guerre et je trouvais que cela m'allait bien. Ma pauvre Jeanne, si elle était encore de ce monde, se serait sûrement moqué un peu de moi mais m'aurait quand même donné le bras et nous aurions arpenté ensemble les rues vides et gorgées de soleil de notre chère petite ville...

Je m'étais donc assis sur un banc après m'être épongé le front et je jetais un œil distrait sur le journal que je venais de tirer de ma poche. Les nouvelles locales étaient quelconques et ce qui se passait dans le monde m'était depuis longtemps indifférent.

La chaleur aidant, je dus m'assoupir quelque peu et fermer les yeux pendant un court instant...

Jeanne et moi avions eu un fils dont je recevais parfois des nouvelles. Son métier l'avait entraîné aux États-Unis où l'informatique lui avait permis de faire

rapidement fortune. A chaque lettre de lui, je me souvenais de son enfance, de ses Noël émerveillés, de ses vacances au bord de la mer ou à la montagne. Je l'avais vu grandir sans vraiment m'en rendre compte mais dans mon souvenir demeurait le visage de cet enfant blond qui cherchait notre affection et notre amour.

Il dut traverser mon inconscient comme il le faisait parfois dans mes nuits solitaires... Un bruit attira mon attention. J'ouvris un œil étonné.

Autour du bassin circulaire où l'eau verte s'épanouissait en un jet d'eau rafraîchissante, des enfants enrubannés poussaient depuis le rebord de pierre des bateaux à voile sous le regard attentif de leur mère. Plus loin je devinais le toit de tôle festonné du kiosque à musique d'où une poignée de notes s'échappaient. Les enfants semblaient des personnages ectoplasmiques aux gestes alentis qui se déplaçaient comme dans un rêve. La lumière d'aquarium qui les nimait faisait autour de leur corps un halo réfringent.

Sur l'eau verte un peu glauque glissaient des focs miniatures que les remous du jet d'eau et les courants de l'air animaient. Les enfants tournaient autour du bassin au rythme de leur jouet. A quelque distance, sous un gigantesque magnolia, orgueil du lieu, un marchand de glaces avait poussé sa charrette multicolore et vantait à haute voix sa marchandise. Parfois un enfant s'approchait tendant une pièce et l'homme ouvrait un des deux couvercles en forme de cône argenté qui brillaient au soleil, disposait des boules de glace sur un cornet fragile et le bambin ravi revenait prudemment vers sa mère.

Plus loin des chevaux de bois mordaient l'air au son d'une musique langoureuse et des femmes en robe noire agitaient les mains pour leur enfant.

Le gardien du square en képi et uniforme bleus veillait à ce que les chiens soient tenus en laisse et que le bon ordre règne. Des pigeons gloussaient autour de grains de maïs jetés dans la poussière à quelque distance d'un trou d'eau où des taches rouges gobaient des morceaux de pain spongieux.

Devant moi un enfant, culotte courte et blanche, vareuse rayée courrait derrière un cerceau et une petite fille en robe de guipure berçait une poupée de porcelaine au pied d'un amour de bronze, la tête blanchie par la fiente des ramiers...

Parfois un homme se penchait en ajustant ses lorgnons sur une curiosité botanique dont s'enorgueillissait ce jardin et une femme, la taille soulignée par une robe légère, distillait derrière elle une subtile fragrance. Quelques ombrelles tachaient de leur corolle claire cette lueur de chlorophylle...

Je marquais un temps d'arrêt. Avais-je fait un bond de quelques années en arrière et retrouvé ma jeunesse? Ce microcosme défendu par de hautes grilles et d'épaisses frondaisons était-il un havre faustien? Toujours est-il que je m'amusais de ce spectacle et imaginai derrière la haie, à quelques mètres, à l'invite des mesures de cuivre que le vent m'apportait, des musiciens en brandebourgs dorés

et casquette blanche qui obéissaient aux battements de bras d'un chef galonné. Une nurse poussant un landau passa suivie d'un officier en uniforme...

L'horloge de la grand 'place toute proche égrena quelques coups auxquels je ne prêtais d'abord aucune attention. Comme le square se vidait à mesure que la soirée s'installait, je tirai machinalement l'oignon de mon gilet. Il était l'heure! Je pliais mon journal, rajustais mon panama et mes lunettes. A la grille du jardin je m'effaçai pour céder le passage à une dame. Elle me remercia d'un sourire.

Une fois dehors, le vrombissement d'un avion passant à basse altitude attira mon attention. Je levai le nez en quête d'une autre vision extraordinaire mais ce n'était qu'un vénérable T6 de la fête d'aviation toute proche qui en ce dimanche avait vidé la petite ville de ses habitants.

Devant moi la dame avait disparu et je me retrouvais projeté dans cette réalité quotidienne sans qu'il me soit possible de dire si j'avais rêvé ou si l'espace d'un instant j'avais emprunté au passé des moments que je ne parvenais pas à oublier.